

Giovanna Devincenzo

***Le Livre du Courtisan* en France aux XVI^e et XVII^e siècles**

L'un des phénomènes qui a marqué fortement l'évolution de l'histoire de la civilisation a été l'éclosion, au XVI^e siècle, du monde de la cour. S'inspirant du modèle italien, d'ailleurs très répandu dans l'Europe entière, la cour de France s'attache à cette époque à promouvoir un idéal de vie où le prestige social se fonde sur les valeurs culturelles. C'est la cour qui dicte le *modus vivendi*, affine les goûts et charme les gens de talent.

L'affermissement progressif du pouvoir royal entraîne l'élargissement de la cour et de ses apanages. Dès lors, le long du XVI^e siècle, le beau monde de la cour devient le centre de la vie intellectuelle prenant la place de l'Église, de l'Université et des collèges. Soutenant la centralité et le prestige culturel de la monarchie, la cour joue un rôle majeur dans la vie sociale et culturelle du temps: de là sa puissance civilisatrice.

Or, dans cette société où la culture l'emporte sur la nature, l'aspiration à la perfection s'affirme comme l'une des préoccupations principales. Un grand nombre d'auteurs esquissent des portraits variés de ce qui va s'affirmer comme un mythe d'excellence, un type humain devenu *compos sui*: le prince parfait, l'artiste parfait, le chevalier parfait.

À cette liste, Baldassarre Castiglione ajoute la figure du parfait courtisan. Il fait paraître à Venise, en 1528, chez Aldo et Andrea D'Asolo, *Le Livre du Courtisan* qui connaît

immédiatement un énorme succès. Fin connaisseur du milieu de la «cortegiana»¹, ce gentilhomme mantouan qui est l'un des meilleurs chevaliers du monde pour l'empereur Charles-Quint, vise à codifier dans son ouvrage les «manières de cour», les bons usages, l'art de la civilisation et de la conversation². Dans le cadre de la recherche de la perfection humaine et civile esquissé par Castiglione dans son œuvre majeure³, l'entendement, le raffinement et les belles manières s'entremêlent.

Le Livre du Courtisan est un texte écrit sous forme de dialogue. Il s'agit d'une suite de «conversations» s'étalant sur quatre soirées dans le cadre du palais ducal d'Urbino, siège de la cour des Montefeltro, l'une des plus raffinées d'Italie.

Le but de ces entretiens est celui de tracer le portrait idéal du parfait homme de cour: d'origine noble, vigoureux, très versé dans l'art de la guerre, passionné d'arts figuratifs, musicien, doué pour l'écriture des vers, subtil dans la conversation.

Castiglione propose un manuel de civilité qui veut offrir un modèle de vie aux gens de cour et à tous ceux qui entendent y parvenir. Néanmoins, ce modèle s'oppose carrément aux lignes de conduites adoptées par les princes dans leurs pratiques quotidiennes. *Le Livre du Courtisan* est donc la stylisation d'une société aristocratique qui est de fait riche en contrastes fort saisissants. À la cour, il faut se méfier de ce qui est visiblement ostentatoire pour se concentrer sur ce que seul l'esprit peut percevoir.

Sur la base de ces prémisses, on comprend pourquoi «savoir son *Courtisan*» constitue une condition incontournable pour toute réussite mondaine. Et cela non seulement dans l'Italie des Papes Médicis, mais dans l'Europe entière pendant plus de deux siècles.

Les nombreuses éditions italiennes et le grand nombre de traductions françaises, espagnoles, anglaises, allemandes témoignent de l'intérêt de la société européenne envers

ce qui va s'affirmer de plus en plus comme un véritable phénomène social et historique.

Qu'y a-t-il de commun entre l'agora d'Athènes, le forum romain, la cour d'Urbino, celle d'Élisabeth d'Angleterre, celle de Louis XIV? Tout, ou presque, répondraient Castiglione et ses anciens lecteurs. Ou plutôt ils diraient que les instruments légués par la rhétorique et la philosophie classiques étaient suffisants pour permettre de comprendre et de «réduire en art et en discipline» le discours et le comportement d'un type d'homme représentant l'expression la plus achevée de la modernité, à savoir le Courtisan⁴.

Témoignage ultérieur de ce succès, le choix d'Amelot de La Houssaye d'intituler *L'Homme de cour*⁵ sa traduction en français de l'*Oráculo manual y Arte de prudencia* de Baltasar Gracián (1647). L'ouvrage de Castiglione n'est donc pas seulement un chef-d'œuvre de la littérature italienne, étant donné qu'il appartient à cette catégorie de textes qui ont eu un destin véritablement européen dépassant le cadre proprement littéraire⁶.

Bien des auteurs trouvent dans le célèbre ouvrage de cet humaniste italien une source d'inspiration galante et amoureuse où la tradition courtoise est vivifiée par une esthétique néo-platonicienne. Sur ce tracé, en 1630, Nicolas Faret publie *L'Honnête Homme, ou l'Art de plaire à la cour*⁷ et, dans son *Discours sur la vraie honnêteté*⁸, Antoine Gombaud offrira la théorisation la plus achevée de cette problématique.

Or, quant à la France, une première traduction, attribuée à Jacques Colin d'Auxerre⁹, paraît en 1537 sous le titre *Le Courtisan, nouvellement traduit de langue italique en français*. En 1538, une nouvelle édition, revue et corrigée par Mellin de Saint-Gelais et Étienne Dolet est imprimée à Lyon, chez François Juste. C'est néanmoins en 1580 que «Gabriel Chappuis tourangeau»¹⁰ fait paraître à Lyon, chez Loys Cloquemin, une nouvelle traduction intitulée *Le Parfait Courtisan du comte Baltasar Castellonois, en deux langues, répon-*

dant par deux colonnes, l'une à l'autre, pour ceux qui veulent avoir l'intelligence de l'une de celles. Deux nouvelles éditions, revues et corrigées de cette traduction sont réimprimées à Lyon chez J. Huguetan et à Paris chez N. Bonfons, en 1585 et une autre chez Abel L'Angelier, en 1592.

Enfin, en 1690 l'abbé Jean-Baptiste Duhamel donne la dernière traduction en français de l'ouvrage de Castiglione sous le titre: *Le Parfait Courtisan et la Dame de Cour, Ouvrage également avantageux pour réussir dans les belles conversations, et pour former les jeunes personnes de qualité de l'un et de l'autre sexe*. Le traducteur donne en ce cas une version abrégée, épurée et édulcorée de l'ouvrage original. À partir du titre, on saisit le poids des censures imposées par l'Église à la fin du XVI^e siècle aussi bien que la soumission du texte au goût austère et prude de la fin du règne de Louis XIV.

Les spécialistes ont tendance à préférer la traduction de Chappuis qui, par la liberté du style, le mouvement et le rythme restitue la «grâce» de la prose italienne de Castiglione. Le traducteur respecte en effet l'emploi des longues périodes très chères à l'illustre humaniste mantouan.

Le Livre du Courtisan devait servir même en tant que modèle à la prose de son époque. En effet, bien que loin des préceptes de Bembo, la langue de Castiglione reste l'une des expressions les plus pures de la Renaissance italienne. Riche, fluide, souple et fidèle à un idéal d'harmonieuse sobriété, la prose du *Courtisan* se plie à divers registres d'écriture, de tons et de couleurs. Il est évident par ailleurs que la langue utilisée par Castiglione réfléchit cet idéal d'équilibre, d'harmonie et de «composition» physique et morale dont le parfait courtisan ne doit jamais cesser de faire preuve.

Et la traduction de Gabriel Chappuis est celle qui réussit le mieux à renvoyer la profonde unité qui caractérise cet ouvrage au-delà de l'assemblage de *topoi* d'époque. Cette unité dérive de la pensée classique qui anime le texte à la

fois dans sa forme et dans son contenu. On est alors face à un schéma circulaire suivant lequel le courtisan doit 'composer' sa vie tout comme on compose un discours. De même que Castiglione, dans sa traduction en français, Chappuis arrive à conjuguer les règles rhétoriques de la *compositio* avec les exigences de *concinntas* et d'*elegantia*.

Sur la base de ces prémisses, on comprend comment les points de vue rhétorique, éthique et esthétique sont étroitement entremêlés pour Castiglione:

Qu'il [le courtisan] ordonne et dispose sa manière de vivre de telle façon que le tout corresponde à ces parties, et qu'il veille à n'être jamais discordant avec lui-même, mais qu'il fasse un seul corps de toutes ses bonnes qualités. Ainsi, chacune de ses actions se trouvera composée de toutes les vertus, ce qui, selon les Stoïciens, est le devoir du sage (*Le Courtisan*, II, 7).

Or, cette dialectique perpétuelle entre l'être et le paraître, la nature et l'art nous rattache au principe qui est à la base de la «cortegiania»: la «grâce». Bien évidemment, ce mot a trait à un très vaste champ d'application: politique, judiciaire, esthétique, sentimental et théologique et sa traduction varie tour à tour suivant les divers emplois sémantiques.

Pour désigner une qualité intrinsèque, le traducteur choisit le mot «grâce». Au contraire, lorsqu'elle suppose un rapport à autrui, voire une relation basée sur la «reconnaissance» de la part de quelqu'un d'autre, la «grazia» devient en français la «faveur». À cet égard, s'adressant à Alfonso Ariosto¹¹, à l'ouverture de son *Courtisan*, notre auteur écrit:

Voi mi richiedete ch'io scriva qual sia, al parer mio, la forma di cortegiania più conveniente a gentiluomo che viva in corte de' principi, per la quale egli possa e sappia perfettamente loro servire in ogni cosa ragionevole, acquistandone da essi *grazia* e dagli altri laude¹².

Et dans la traduction de Chappuis on lit:

Vous me requerez donc d'escrire, qu'elle est, à mon advis, la maniere de courtirer, plus convenable au gentilhomme, vivant en la court des Princes, par laquelle il leur puisse et sache parfaitement faire service en toute chose raisonnable, pour acquerir la *faveur* d'iceux et louange des autres¹³.

Avant de poursuivre notre réflexion, le passage ci-dessus nous donne l'occasion de remarquer comment, pour Chappuis, la «cortegiania» devient la «maniere de courtirer», de même que pour l'abbé Duhamel elle désignera «toutes les manières de faire la Cour». Les deux traducteurs ont alors recours à une périphrase pour traduire ce mot, alors que la première traduction française datant de 1537 préfère le mot à mot: «Courtisanye».

Revenant à la grâce, il est évident que pour Castiglione il s'agit d'une qualité cruciale de la vie du parfait homme de cour, qualité qui présume une certaine «composition» morale de la part du sujet en question aussi bien que du «bon sens» se manifestant à travers la pratique de la modération, de la prudence et de la sobriété à la fois dans les actions et dans les paroles. Aussi précise-t-il que la *conditio sine qua non* pour atteindre cette grâce c'est de fuir l'«affettazione».

C'est-à-dire que le parfait courtisan doit éviter toute manière d'être ou d'agir de façon ostentatoire; par contre, il doit faire preuve de ce que Castiglione appelle – en utilisant «una nova parola»¹⁴ – la «sprezzatura».

Ce mot a été la cause de l'affliction des traducteurs. En effet, le terme rend très bien l'idée en italien, mais il pose plusieurs difficultés en français.

Or, si d'un côté l'affectation, notion d'origine rhétorique, indique un excès de zèle, voire ce qui excède le naturel, la «sprezzatura» est, de l'autre côté, son antonyme. L'«affectation» se situe dans la lignée de ce qui est le *kakozèlon* en grec et la *mala affectatio* en latin, voire la recherche excessive, l'effort trop manifeste, s'opposant ainsi à la *virtus* qui se trouve au milieu entre deux extrêmes.

Sur la base de ces prémisses, on peut arguer que contre tout artifice, prérogative capitale de l'«affectation», la «sprezzatura» se réfère à toute attitude visant au juste milieu, à l'équilibre exact, à la «médiocrité», entendue dans son sens originel. Par ailleurs, c'est l'étymologie même du mot qui suggère la visée de Castiglione: la «sprezzatura» révèle le dédain, le rabaissement, la dépréciation. Et une fois encore, nous sommes face à la dichotomie art/nature. L'auteur est bien conscient que les meilleures créations de l'homme sont le résultat de l'art plutôt que de la nature, c'est pourquoi ce qui compte pour le parfait courtisan c'est de donner l'apparence de la spontanéité, de l'aisance, de la désinvolture, de cette facilité naturelle qui ne laisse entrevoir aucune impression d'effort. Il doit apprendre à cacher l'art; il doit apprendre à pratiquer la *sprezzatura*, la dissimulation de l'art, de la *fatica*, de la diligence, et la simulation de la facilité, du naturel. Une dialectique sans fin domine dès lors la vie du courtisan: celle entre simulation et dissimulation, nature et art, être et paraître. Et quant à la traduction de ce «mot nouveau», Gabriel Chappuis opte justement pour le mot «nonchalance», faisant preuve d'entendre la traduction comme un acte de communication.

Or, parmi les diverses vertus courtoises, la prudence, la tempérance, la magnanimité, la libéralité, la sagesse doivent occuper une place de choix à côté du discernement, du «bon sens», véritable centre du dispositif gnoseologique chez notre humaniste mantouan. En particulier, c'est ce «bon sens» qui doit conduire le parfait homme de cour d'abord dans ses paroles et ensuite dans ses actions.

Dans cette optique, Castiglione profite de cette circonstance pour envisager une autre question capitale, celle de la langue. Il invite son courtisan à faire preuve de son «bon jugement» même dans ce domaine.

Il s'agit d'un sujet très cher à notre auteur, d'autant plus qu'il était au centre du débat littéraire de l'époque. Le «comte de Castillon» prêche une langue italienne éclec-

tique et variée. Admettant des mots étrangers, non toscans, des expressions régionales, il défend l'historicité de la langue et de son évolution. De la même façon, il exhorte à des pratiques linguistiques différentes selon les diverses cours italiennes. Sa position est alors opposée à celle de son adversaire Pietro Bembo qui prône la thèse toscanisante soutenant, dans ses illustres *Prose della volgar lingua*¹⁵, la cause de la langue toscane classique en tant que modèle par excellence de l'italien.

Castiglione comprend qu'il s'agit d'une question dont les enjeux ne sont pas purement littéraires, mais notamment politiques et sociaux. Bien sûr, l'histoire donnera raison à Bembo, mais quant à l'auteur du *Courtisan*, il aura fait preuve de cohérence puisque le fait de vouloir parler et écrire comme les florentins d'il y a deux siècles n'est pour lui qu'une manifestation d'«affectation».

C'est Gabriel Chappuis qui restitue plus que tous les autres traducteurs la lettre et l'esprit de l'œuvre de Castiglione. À côté des tournures succulentes et de la liberté du style, Chappuis respecte avec une fidélité extrême les longues périodes que l'écrivain chérissait suivant le modèle latin.

Il y a enfin un autre thème qui joue un rôle essentiel dans *Le Courtisan* et qui met les traducteurs vis-à-vis de choix importants: c'est la question de la femme. Castiglione consacre de très belles pages à ce sujet. Tout d'abord, il faut dire qu'il parle de la «dame de palais», la «*donna di palazzo*», pour la distinguer de la «*cortigiana*», un terme qui en italien avait une acception négative. Et Jean Nicot d'enregistrer le mot «courtisane» dans son *Trésor de la langue française* de la façon suivante:

La Dame, Damoiselle ou Chapperonniere suyvant la court d'un Prince, [...] mais l'Italien (que l'Espagnol a par après imité, et le François aucunement) luy a donné une signification odieuse, appellant *cortigiana* une putain de reputation¹⁶.

J. Nicot souligne, lui aussi, cette différence d'acception entre le français et l'italien. Et Huguet définit la courtisane comme:

[Une] femme vivant à la cour. [...] L'emploi du mot de courtisane (qui est le moins déshonneste synonyme de putain) a pris son origine de la cour de Romme, à-sçavoir des premières dévotes qui fréquentoyent plus que très-familièrement jour et nuit avec les prélats de Romme. [...] Il y a si long temps qu'on italianize en ce mot, qu'il passe pour Frances¹⁷.

Furetière aussi tranche en remarquant qu'il s'agit d'un «Terme un peu honneste pour nommer une personne entretenüe qui gagne sa vie à faire l'amour. Laïs estoit une fameuse Courtisane, qui demandoit dix mille escus à ceux qui vouloient passer une nuit avec elle»¹⁸. Bien évidemment, pour sortir de l'impasse, dans sa traduction Chapuis préfère employer la périphrase «dame de palais» afin d'éviter toute confusion avec l'italien.

Et c'est juste à ce sujet que la traduction de l'abbé Jean-Baptiste Duhamel datant de 1690 marque un changement remarquable par rapport à celles qui l'ont précédée. La nouveauté est déjà dans le titre: *Le Parfait Courtisan et la Dame de Cour, Ouvrage également avantageux pour réussir dans les belles conversations, et pour former les jeunes personnes de qualité de l'un et de l'autre sexe*.

Dans la traduction de l'abbé Duhamel, la perfection du courtisan est étroitement liée à la présence à son côté de la parfaite «dame de palais». Et nous voilà finalement à ce que Castiglione identifie comme le véritable moteur psychologique de la vie de cour: l'amour, apothéose de la «cortegiania». En effet, au cours de son ouvrage, le gentilhomme mantouan s'arrête longuement sur la relation amoureuse entre le courtisan et la «dama di palazzo», sans renoncer à des allusions à l'amour sensuel.

Et tous ces aspects trouvent bien sûr une place à eux dans la traduction de l'abbé Duhamel, mais on peut bien

comprendre les raisons qui poussent le traducteur à exurger *Le Courtisan*, soumettant le texte original au goût sévère et prude de la fin du règne de Louis XIV. Et pour finir, dans ce cadre, le bel hymne à l'amour de Bembo sur lequel se clôt l'ouvrage résonne comme une apologie de ce sentiment qui entre temps est devenu le moteur métaphysique de la vie de l'univers.

Note

¹ Il est opportun de souligner que Castiglione, au-delà de la valeur péjorative attribuée aujourd'hui au terme «cortegiana», emploie ce mot pour désigner l'ensemble des pratiques et des qualités du parfait courtisan. Quant à sa traduction en français, Huguet enregistre ce mot comme «Courtisannie. Manières des courtisans, acte ou parole de courtisan. [...] Parole trompeuse. [...] Vie de courtisane, vie de débauche»; «Courtisanisme. Manière de parler et d'agir usitée à la cour. [...] Vie de courtisan»; «Courtisannerie. Manière de la cour» (E. Huguet, *Dictionnaire de la langue française du seizième siècle*, Champion, Paris 1932, t. II, p. 610). Ces termes sont par contre tous absents dans Furetière. Les difficultés liées à la traduction de ce mot sont d'ailleurs soulignées par le fait que seul le texte français de 1537 choisit le terme «Courtisanye», alors que Gabriel Chappuis et l'abbé Duhamel, dans leurs traductions datant respectivement de 1580 et 1690, ont recours à des périphrases. Le premier désigne la «cortegiana» comme «la manière de Courtiser» et le deuxième comme «toutes les manières de faire la Cour».

² La vie même de Baldassarre Castiglione fournit un exemple de ce qu'est le statut social du courtisan dans l'Italie du début du XVI^e siècle. La carrière du «comte de Castillon» commence au service de François II Gonzaga, marquis de Mantoue et époux d'Isabelle d'Este pour lequel il exécute des missions militaires et diplomatiques relevant de sa «profession». Lors de l'une de ces missions, Castiglione est à Rome, à la cour papale où il fait la connaissance de Guidubaldo de Montefeltro, duc d'Urbino. Suite à cette rencontre, il passe au service de ce personnage après avoir obtenu, comme c'était la règle, son congé du duc de Mantoue. À la mort de Guidubaldo, en 1508, notre gentilhomme mantouan reste au service de son successeur, Francesco Maria della Rovere. Aussi en 1513 est-il à Rome en tant qu'ambassadeur permanent de la cour d'Urbino. Ici, il fait la connaissance d'un grand nombre d'artistes, d'écrivains et d'humanistes qui fréquentent à cette époque la cour du pape Léon X: Bembo, Raphaël, Michel-Ange, Federico Fregoso et beaucoup d'autres.

³ Cf. G. Pizzamiglio, Introduzione à B. Castiglione, *Rime e giochi di corte*, a cura di M. Fantato, Canneto sull'Oglio (Mn), Eurograf 2004, p. XII.

⁴ A. Pons, Introduction à B. Castiglione, *Le Livre du Courtisan*, présenté et traduit de l'italien d'après la version de Gabriel Chappuis (1580) par A. Pons, Flammarion, Paris 1991, p. XII.

⁵ *L'Homme de cour, traduit de l'espagnol de Balthasar Gracian, par le sieur Amelot de La Houssaie*, avec des notes, V^{ve} Martin et J. Boudot, Paris 1685.

⁶ Deux autres exemples de cette catégorie de textes qui ont connu un succès comparable à celui du *Courtisan*, sont le *Galateo* de Giovanni della Casa, datant de 1558 et la *Civil conversazione* de Stefano Guazzo, datant de 1574 et traduit lui aussi en français par Gabriel Chappuis.

⁷ T. Du Bray, Paris 1630.

⁸ A. Gombaud, *Œuvres posthumes de M. le chevalier de Méré*, J. et M. Guignard, Paris 1700.

⁹ De récents travaux mettent en cause l'attribution de cette première traduction française à Jacques Colin d'Auxerre. Sur ce point, cf. R. Kleszczewski, *Die französischen Übersetzungen des «Cortegiano» von Baldassarre Castiglione*, «Annales Universitatis Saraviensis», Band VII, Heidelberg 1966.

¹⁰ Sur Gabriel Chappuis, cf. J. Balsamo, *Les traducteurs d'ouvrages italiens et leurs mécènes (1574-1589)*, in *Le livre dans l'Europe de la Renaissance*, Actes du XXVIII^e Colloque international d'Études humanistes de Tours, Promodis, Paris 1988, pp. 122-131; Id., *Autour de Gabriel Chappuis: quelques éléments pour une typologie des traducteurs au XVI^e siècle*, «Franco-Italica», décembre 1996; Id., *Traduire de l'italien. Ambitions sociales et contraintes éditoriales à la fin du XVI^e siècle*, in *Traduire et adapter à la Renaissance*, Actes de la journée d'étude organisée par l'École Nationale des Chartes (Paris, 11 avril 1996), éd. Dominique de Courcelles, Paris 1988; Id., *Les rencontres des muses. Italianisme et anti-italianisme dans les lettres françaises de la fin du XVI^e siècle*, Slatkine, Genève-Paris 1998.

¹¹ C'est à Alfonso Ariosto (1475-1525), cousin du célèbre Ludovico et grand ami de Castiglione que *Le Courtisan* est dédié. Le gentilhomme mantouan voyait en lui l'incarnation du parfait homme de cour.

¹² Cit. in B. Maier, *Il Cortegiano con una scelta delle Opere minori di Baldassar Castiglione*, a cura di B. Maier, UTET, Torino 1955, p. 79. C'est nous qui soulignons.

¹³ *Le Parfait Courtisan du comte Baltasar Castillonnois*, Es deux langues, respondans par deux colonnes, l'une à l'autre, pour ceux qui veulent avoir l'intelligence de l'une d'icelles. De la traduction de Gabriel Chappuis Tourangeau, A Lyon, par Jean Huguetau, 1585. Avec Privilege du Roy, p. 2. C'est nous qui soulignons. Toutes les citations dans notre travail sont tirées de cette édition.

¹⁴ Cit. in Maier, *Il Cortegiano con una scelta delle Opere minori* cit., p. 124.

¹⁵ Cf. *Prose di M. Pietro Bembo, nelle quali si ragiona della volgar lingua scritte al cardinale de Medici che poi è stato creato a Sommo Pontefice et detto Papa Clemente Settimo divise in tre libri*, Impresse in Vinegia per Giovan Tacuino, nel mese di Settembre del M.D.XXXV.

¹⁶ J. Nicot, *Tresor de la langue française*, Le Temps, Paris 1979, p. 161.

¹⁷ E. Huguetau, *Dictionnaire de la langue française du seizième siècle*, Champion, Paris 1932, t. II, p. 609.

¹⁸ A. Furetière, *Dictionnaire universel contenant généralement tous les mots françois tant vieux que modernes et les termes de toutes les sciences et les arts*, A. et R. Leers, La Haye-Rotterdam 1690.